HENRI D'ARLES

JÉRUSALEM

CONFÉRENCE

donnée à la Salle Anawan, le 5 Mai 1907,

au profit des pauvres
de l'Hôpital Catholique de Fall River



PARIS
F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR
4, RUE ANTOINE DUBOIS, 4
1907

JÉRUSALEM

HENRI D'ARLES

JÉRUSALEM

CONFÉRENCE

donnée à la Salle Anawan, le 5 Mai 1907,

au profit des pauvres
de l'Hôpital Catholique de Fall River



PARIS
F. R. de RUDEVAL, Éditeur
4, RUE ANTOINE DUBOIS, 4
1907

Vu et approuvé :

Fr. A.-R. Grolleau, des fr. prêch.
Fr. M.-A. Lamarche, des fr. prêch.
Lecteur en Théologie

Québec, 11 Mai 1907

Fr. H. Hage, O. P.
Vicaire-Provincial

JÉRUSALEM

MESDAMES ET MESSIEURS

Votre présence, ici, ce soir, justifie notre croyance préalable en la qualité exquise et distinguée de votre christianisme. Et quand nous prédisions que vous viendriez, nombreux, à cette fête de charité, nous ne présumions évidemment pas trop de la délicatesse de vos sentiments à l'égard des malheureux.

Laissez-moi vous en remercier avec une âme émue ; — et permettez que je me félicite aussi de constater que mon attente est, je ne dis pas dépassée, mais entièrement réalisée. Lorsque tant de nos aspirations, souvent les meilleures, aboutissent à de fatales déceptions, il n'est pas sans douceur

de voir l'une ou l'autre de nos espérances légitimes tenir enfin toutes ses promesses. Et il n'y avait, assurément, rien que de normal, de mesuré, dans notre désir de vous voir assister, en foule, à une soirée donnée au profit des pauvres. Je me réjouis toutefois de son accomplissement, tout comme si ce rêve généreux eût appartenu exclusivement à la catégorie de l'idéal, et fût, par merveille seulement, devenu chose concrète.

Je viens de prononcer le mot de pauvres. Et j'en profite pour préciser immédiatement le sens et l'objet de la fête de ce soir.

Sur le versant méridional du mont des Oliviers, regardant le désert velouté de Juda, l'immense saphir de la Mer Morte, et la féerique draperie, chatoyante et bleutée, rose et vert-tendre, mêlée de teintes dorées et pourpres, qui ondule là-bas, avec un rythme supérieur, en grâce infinie, tout le long de la chaîne de Moab, — s'étage un bourg d'où s'est envolée, il y a deux mille ans, une parole profonde. Voici à quelle occasion. Pendant un repas chez Simon le Pharisien, une femme s'approche de Jésus,

tenant dans ses mains un fragile vase d'albâtre. Et cet albâtre renferme un parfum composé des plus fines essences orientales. Inspirée par une pensée de gratitude, obéissant à l'impulsion de son amour, la femme en brise le cachet, et en verse le contenu précieux sur les longs cheveux flottants du Fils de l'Homme. -- L'évangéliste, qui nous raconte cela, ajoute un mot charmant : toute la maison, dit-il, fut remplie de l'odeur du parfum. Ah ! ce baume de grand prix, que Marie-Madeleine répandit sur la tête du Christ Sauveur, non pas seulement la maison de Simon le Pharisien, mais tout l'humble village de Béthanie en reste imprégné à jamais. Quand, un jour du printemps dernier, je visitais le théâtre de cette scène mystique, une suavité divine, épandue dans l'air, émanant des choses, enivrait tout mon être, me plongeait dans une béatitude surhumaine. O nard de Madeleine, c'était toi que je respirais parmi les ruines de Béthanie. Dans le contact avec la chair immaculée d'un Dieu, ton essence exquise s'est faite immortelle, elle embaume les siècles. — Cependant, les disciples

ne comprennent pas la portée de cet acte symbolique ; ils s'en scandalisent ; ils s'en indignent comme d'une dépense vaine. A quoi bon cette perte, murmurent-ils ? On aurait pu vendre ce parfum très cher, et en donner le prix aux pauvres. Alors Jésus de leur répondre cette parole prophétique : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous.

L'oracle prononcé par le Fils de l'homme, peu après la cérémonie mystérieuse de l'onction, s'est vérifié à travers tous les âges. Nous en voyons, nous-mêmes, de nos yeux, l'accomplissement. « Il y a des pauvres parmi nous. » Saluons-les, car ils apportent avec eux les bénédictions divines, ils sont la vivante protection de notre cité. Le pauvre est, en effet, un être extraordinaire et sacré. Le christianisme a transfiguré sa condition. Vous savez avec quelle fermeté de doctrine, quelle précision mathématique, Bossuet a parlé de l'éminente dignité des pauvres dans l'église, quelles envolées superbes il a eues dans l'expression de cette pensée. Comment douter de l'éminence des pauvres, quand le Christ Jésus, dans son évangile, nous

affirme qu'il se réincarne en tous les déshérités, qu'il les moule à sa taille et à sa mesure, parle par leur bouche, souffre en eux, est consolé en eux, qu'il les revêt de sa forme divine ? Mystère, le plus touchant peut-être, de notre religion !

Eh bien, il y a un triste privilège, que le pauvre partage avec les riches et les grands de ce monde, et qui le fait l'égal de tous, c'est celui d'être souvent affligé dans sa chair, de souffrir physiquement. Aux misères de sa condition sociale, s'ajoutent des infirmités corporelles qui l'aggravent, la lui rendent plus dure, infiniment pénible. Or, pour que le pauvre souffrant soit secouru dans la détresse de sa chair, pour que notre hôpital catholique, — la plus belle création d'un cœur éminemment pastoral, — pour que notre Hôtel-Dieu de Ste-Anne, suivant un mot que je préfère, puisse s'ouvrir toujours plus largement à tous les déshérités, et que leurs membres endoloris s'y reposent dans des lits bien chauds et bien douillets, pour qu'il ne leur manque rien, là, rien de ce qui peut alléger leurs maux, calmer leurs souffrances, leur faire oublier

leurs misères, leur redonner la santé et l'espoir, rien de ce qui peut leur faire bénir le ciel au milieu de leurs pires infortunes, et les attendrir de reconnaissance pour tous leurs bienfaiteurs — nous avons organisé la fête de ce soir, — prélude de bien d'autres, — fête de charité, s'il en fut jamais. L'unique objet de cette soirée est de subvenir aux besoins des pauvres malades, de secourir les indigents, éprouvés dans leur chair. Faut-il vous remercier, vous féliciter d'y être venus, d'avoir fait à une pareille œuvre l'hommage de votre présence sympathique et distinguée ? Mon merci, certes, je vous le donne, et du fond du cœur. Mais que vaut-il en comparaison de la parole que le Christ Jésus vous murmure déjà, comme une musique délicieuse, du fond de son éternité, en attendant qu'il la fasse solennellement retentir, au jour de son avènement définitif parmi les nuées du ciel : O venez, les bénis de mon Père, j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais pauvre et vous m'avez secouru ; souffrant, malade, et vous m'avez recueilli, réchauffé sur

votre sein, dorloté les membres, traité avec la plus entière délicatesse. Venez. C'est l'heure de la récompense. A mon tour de vous introduire dans mon palais, de vous inonder des splendeurs de mon règne infini !

Et maintenant, en route pour Jérusalem. Aussi bien, vous venez d'entendre un chant si beau sur la Cité Sainte qu'il doit vous tarder de savoir quelques détails sur cette ville fameuse, que l'artiste a entrevue dans son rêve, et qu'il a si admirablement évoquée. Et il me plaît à moi-même de pouvoir revivre les jours inoubliables que j'ai passés là et me refaire, ce soir, une âme orientale. Puissé-je, par mon récit consciencieux, ma description des lieux et des monuments, des costumes et des types, vous donner la sensation que vous la visitez à votre tour ! Ce que je puis espérer avec certitude, c'est d'accroître votre désir de la voir, d'augmenter votre vénération religieuse pour cette ville où tout est mystérieux et sacré, au dessus de laquelle planent les plus grands souvenirs de notre humanité, et que l'ombre flottante

du Fils de l'Homme revêt de la plus extraordinaire poésie.

Il y a peu de villes plus anciennes que Jérusalem, et il ne s'en trouve pas qui ait des chroniques aussi précises et aussi authentiques, relatant sa vie primitive et les diverses phases de son évolution. Alors que beaucoup d'autres cités antiques n'ont laissé d'elles qu'un nom, et que l'archéologie ne peut déterminer que de façon vague le site qu'elles occupaient, leur conformation exacte, leur vraie physionomie, Jérusalem subsiste à l'endroit même où elle s'élevait, voici des milliers et des milliers d'années. Les bouleversements qu'elle a subis, n'ont pas affecté, ou à peine, sa position géographique. L'on sait, à n'en pas douter, et d'après des documents indéniables, que lorsque le roi David la prit aux Jébuséens pour en faire la capitale du royaume israélite, le chef-lieu du peuple de Dieu, la cité du Grand Roi, « Civitas magni Regis », elle s'étendait toute au pied de la colline du Temple, sur les pentes de l'Ophel. Elle était donc comprise dans un espace relativement restreint. D'ailleurs, et c'est une des

dernières acquisitions de la science, les villes anciennes étaient petites. Athènes, Sparte, Rome, Tyr, Sidon, Carthage, Memphis, et tant d'autres, étaient toutes petites, resserrées en d'étroites limites. Comme on était loin de donner aux cités les proportions énormes qu'elles ont atteintes dans nos temps modernes ! Depuis les jours de David, Jérusalem a pris de l'extension ; elle a envahi peu à peu la colline du Temple. Au temps de Jésus, la majeure partie de ses maisons occupaient encore le site primitif. C'est seulement depuis qu'elles se sont retirées de l'Ophel pour s'établir sur le plateau qui le domine. Mais cela ne constitue pas un changement de lieu, à proprement parler. Ce n'est qu'une modification accidentelle, sur un même coin de l'espace, modification comparable à celles qui se sont produites dans le sol, par exemple, où quelques dépressions de terrain ont été comblées. Ainsi, le Tyropoeon, petite vallée qui passait au nord-ouest de l'enceinte du Temple, n'existe plus que de souvenir. Et je pourrais signaler encore d'autres phénomènes topographiques. De sorte que notre affir-

mation que le site de Jérusalem n'a pour ainsi dire pas varié, conserve toute sa valeur.

Et, quant aux reliques anciennes, sans doute, aucun des monuments élevés par David et Salomon n'y subsiste. Et il n'y reste même rien des constructions merveilleuses par lesquelles Hérode-le-Grand avait voulu signaler son règne. Mais, pour ne pas parler des souvenirs de l'ère chrétienne, il y a des vasques ou réservoirs immenses, qui ont été creusés, par l'ordre des rois de Juda, quelques centaines d'années avant le Christ. Entre la fontaine de la Vierge et la piscine de Siloé, se voient des travaux de maçonnerie souterraine qui remontent à bien au delà de notre âge.

Mais, sur ces divers points, la Cité Sainte a des rivales. Ce qui la rend unique, incomparable, ce qui en fait le vrai charme, ce qui la met vraiment à part, c'est son rôle dans le développement de la révélation et l'évolution historique du peuple de Dieu. Voici une ville choisie expressément par Dieu pour être la capitale de son peuple élu. De ce chef, elle entre donc dans le plan divin, elle est l'objet

d'une élection providentielle directe. Et ses destinées, ses destinées matérielles, sont toutes réglées par des oracles. La forme de son Temple, la dimension de ses murs, ses constructions diverses, c'est Jéhovah qui les détermine. Son roi réel, c'est lui, non pas seulement de nom, mais en fait, et les autres ne sont que ses mandataires, exécutant ses ordres. Et ce ne sont pas là des manières de parler. Il ne s'agit pas de prendre au figuré les récits bibliques et de n'interpréter l'action divine au sujet de Jérusalem que dans le sens du gouvernement providentiel ordinaire. Non. Cette ville, comme le peuple qui l'habitait, comme, en général, toute la terre d'Israël, a été, pendant des siècles, l'objet de volontés divines toutes spéciales, manifestées par la voie de l'inspiration surnaturelle. Elle a été le centre et le foyer de la révélation. C'est là que Dieu a parlé, surtout, là que les prophètes ont eu leurs visions d'avenir et lancé des oracles dont tous les âges ont vérifié l'accomplissement.

Jamais cité n'incarna, à ce point, l'âme et les aspirations d'un peuple. Jérusalem, c'est tout le

peuple juif. Jamais cité n'a été l'objet de si beaux élans de patriotisme. Quel poète chanta jamais les gloires de sa patrie, ou en pleura les désastres, ou en annonça le relèvement, avec des accents aussi majestueux que ceux que nous trouvons dans les livres des prophètes ? Est-ce que la Bible ne contient pas, incontestablement, la plus belle poésie de l'humanité ? Que sont les chants d'Homère et de Virgile au près des hymnes inspirés par lesquels les bardes de Solyme ont célébré Sion ? — Et encore Jérusalem a été portée, par Dieu, à la hauteur d'un symbole. Il en a fait la figure de l'église, mieux encore, la figure de la Cité Infinie.

Ah ! certes, tout cela, c'est grand, c'est immense, c'est unique, cela met Jérusalem hors de pair parmi les cités historiques.

Et pourtant, cela pâlit devant un autre fait capital, qui est comme la fleur de sa vie, le couronnement de ses extraordinaires destinées. Toute son histoire antérieure ne s'explique que par cet événement. Les théophanies incessantes, dont elle est semée, n'étaient que la préparation à la venue du

personnage qui devait la marquer d'un sceau éternel. La présence, la prédication, les prophéties, les larmes, le sang, la mort du Verbe fait chair, Jésus, Fils unique de Dieu, ont, — oh ! je ne trouve vraiment pas de mot qui exprime le caractère à part, absolument surnaturel, divin, dont ces faits, ces faits tangibles, historiquement prouvés, ont revêtu la Cité Sainte. Illustré est un terme tellement au-dessous de cette pensée majestueuse. Non, la langue humaine est impuissante à rendre l'espèce de beauté, le charme saisissant, l'infinie séduction qui s'exhalent de Jérusalem, depuis qu'elle a été visitée par le Fils de l'Homme et qu'elle a recueilli le dernier soupir d'un Dieu.

Où est-elle donc, cette ville étrange ? Quel est l'aspect, la physionomie de cette cité, qui, malheureusement n'a pas su comprendre, jusqu'à la fin, la sublimité de sa vocation ? Quelle impression fait-elle, la cité mystique, aimée par Dieu d'amour si tendre, et qui, méprisant son passé, reniant ses destinées augustes, s'est enfoncée dans l'aveuglement et le crime, au point de réclamer le sang de

Celui qui était venu pour la sauver ? Où est-elle, la cité barbare, que les pleurs du Christ Jésus n'ont pas su attendrir, et qui, devenue déïcide, n'a cependant jamais été maudite par la victime sainte qu'elle a immolée ?

Jérusalem occupe le centre des monts de Judée, qui traversent la Palestine du nord au sud, dévalant, d'un côté vers la plaine de Saron, de l'autre vers la vallée du Jourdain et la Mer Morte. Elle est sise juste au milieu de ce désert montueux appelé désert de Juda, — désert de rochers calcaires, gris, dénudés, désolés, affreusement stériles sur leurs pentes et sur leurs sommets, entrecoupés de « ouadys » profonds, souvent abyssins, où pousse une herbe rare, où l'olivier, peu exigeant en fait de sol, trouve sa vie. La Cité Sainte est à près de 3.000 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, ou mer occidentale, comme l'appellent toujours les livres de l'Ancien Testament. C'est-à-dire que, une fois qu'on a quitté Jaffa, l'ancienne Joppé de l'Ecriture et, fait environ deux heures de voiture à travers la superbe plaine de Saron, célèbre par ses narcisses

chantés par Salomon, plus fameuse encore par les victorieux exploits de Samson sur les Philistins, l'on s'engage dans un dédale de collines, qui se font de plus en plus hautes, et que l'on monte, l'on monte jusqu'à ce qu'on ait atteint leur plateau le plus élevé. C'est là qu'est Jérusalem.

Jérusalem est entourée d'épaisses murailles, dont la ligne régulière est brisée seulement à l'ouest et au sud-ouest, du côté du mont Sion, vers la porte de Jaffa et la citadelle ou Tour de David. C'est donc une ville fortifiée, mais fortifiée à l'ancienne mode. Inutile de dire que son enceinte, si épaisse qu'elle soit, ne saurait résister longtemps aux engins de destruction que le génie moderne a inventés, et qu'il fait plus terribles, à mesure qu'on parle davantage de pacifisme et d'arbitrage international. Cela lui donne toutefois un aspect sévère et fort, une physionomie réellement peu engageante. Ces murailles remontent aux Croisades, alors qu'elles ont été refaites avec des matériaux dont quelques-uns sont de la plus haute antiquité. Ainsi, au coin sud-est il y a des assises énormes que l'on qualifie de salo-

moniennes, et qui peuvent bien ne pas dater du roi magnifique, mais qui sont assurément vieilles de quelques milliers d'années. Et c'est, vous l'avouerez, un âge très respectable. L'archéologie détermine, de façon très précise, l'époque à laquelle tel appareil peut appartenir. Et le moyen-âge est sans doute très largement représenté ici. Mais on y voit aussi des spécimens qu'il faut nécessairement reporter aux plus lointaines origines de la cité. Çà et là, dans les murs, sont encastrés des écussons et des morceaux de sculpture, qui nous frappent par leur finesse, et ne manquent pas de piquer la curiosité des antiquaires.

D'où l'on peut juger le mieux de Jérusalem, en avoir la plus complète vue d'ensemble, c'est du Mont des Oliviers. Le panorama de la Ville Sainte s'y déroule sous vos yeux dans sa plénitude. Au premier plan, la rigide muraille haute, qui l'enserre au midi, et l'empêche de s'ébouler dans le Cédron et cet abîme qui s'appelle la vallée de Josaphat : — muraille dont seules la Porte Dorée, fermée depuis des siècles, et la Porte des Brebis, rompent

un peu l'uniformité. Puis le regard embrasse tout un fouillis de maisons carrées à terrasses, de sveltes minarets qui s'enlèvent sur le ciel en grâce effilée, des coupoles, des flèches, des tours, des clochers, et le lourd dôme du Saint-Sépulcre, qui fait tache parmi toutes ces choses blanches ou grises. Combien de fois suis-je allé m'asseoir là où le Christ Jésus aimait se reposer un peu, et d'où son œil très pur pouvait contempler la chère ville, qu'il aurait tant voulu arracher à son sort fatal ! Et puis-je vous dire l'extase de ma pensée, alors, en face de tous ces souvenirs, l'émotion qui m'étreignait le cœur ? Ah ! les heures bénies, les heures saintes que celles-là ! Jours de Jérusalem, inoubliables, exquis. J'en ai voulu au temps de s'écouler si vite, de vous emporter avec lui. J'aurais tant aimé voir s'éterniser votre durée.

Quant à l'intérieur de la ville, c'est un dédale, un labyrinthe. Ce n'est qu'après plusieurs semaines de séjour que l'étranger peut arriver à comprendre quelque chose au problème topographique qu'elle constitue. Pour ma part, je l'ai visitée dans tous les

sens et plusieurs fois. Et, à la fin, je ne parvenais pas encore à me retrouver à travers ces ruelles tortueuses étroites, sordides, dont quelques-unes s'étagent en gradins, ces longues enfilées de bazars, obscurs corridors où se concentrent le commerce, l'industrie, toute la boutique orientale. Vraiment, on se sent comme perdu au milieu de tout cela. On a hâte d'en sortir, de se voir hors des murs, pour respirer un peu, pour contempler un peu de ciel. La plupart des villes orientales sont une énigme, surtout pour nous, gens d'Amérique, tellement habitués aux lignes géométriques d'après lesquelles s'organisent nos cités. Et, sans doute, cela fait leur pittoresque, leur grande originalité. Et, à ce point de vue en particulier, Jérusalem ne le cède à aucune autre, je vous l'assure. Elle rend même des points à l'indéchiffrable Constantinople.

Et, quelle lumière se lève sur la colline où la Cité Sainte continue sa vie mystérieuse. Le ciel d'Orient, c'est un ineffable poème. Et je n'exagère aucunement quand je vous affirme que le nôtre, aux jours où il est le plus serein, le plus libre de vapeurs, le

plus profond, ne peut nous en donner l'idée. Ah ! comme on a la sensation d'entrer dans le noir, de s'enfoncer dans la nuit, quand on dit adieu aux pays clairs de là-bas, pour revenir en Occident. Qu'il est donc bleu, le firmament dont la coupe plane sur Jérusalem, bleu intense, riche, limpide aussi. Au-dessus des choses, il y a ce que l'on appelle, en peinture, de l'atmosphère, de l'au-delà, de larges espaces. L'horizon s'enlève, aérien, diaphane, bien loin des sommets. Un soleil d'une absolue lucidité, ino[illegible] les objets de ses rayons très purs, transforme, idéalise les paysages ou les monuments. Comment ? Par quelle magie ? Je ne saurais l'expliquer. Ce que je sais très bien, c'est que ce phénomène a lieu là-bas tous les jours ; tous les jours, on assiste à des transpositions de réalités banales en des merveilles qu'on ne se lasse pas de contempler. Le coloriste, qui transfigure ainsi les êtres et les hausse à un suprême degré de beauté, remplit l'air de telles irradiations, le stature tellement d'or fin, que les lois de la perspective en sont comme supprimées. Tout

se rapproche de nous, les sites lointains entrent dans le champ de notre vue, s'évoquent nettement avec tous leurs reliefs et leurs contours et leurs détails, grâce à la limpidité excessive de l'atmosphère, et à la diffusion nombreuse d'une lumière, qui ne peut être surpassée que par l'éclat dont Dieu lui-même s'entoure, et qui émane de son essence infinie.

Parfois, comme au déclin du jour, par exemple, ce ciel très bleu se changera en teintes d'un vert léger, vert qui ressemble à l'eau de certaines sources, ou vert, plus accentué, d'herbe naissante. On verra, là-haut, comme d'immenses émeraudes. Ou encore ce seront des parterres de violettes. Ou bien des nuages rosés vogueront sur un océan de pourpre. Ou des laines immaculées s'effilocheront dans l'espace, tandis que des lueurs, incarnates ou sapphirines, glisseront dessus, oh ! mais, si délicatement, comme osant à peine effleurer leur blancheur, toucher leur robe virginale. Le ciel d'Orient se distingue aussi par la douceur de ses effets. Les couchers de soleil, par exemple, n'ont pas ce je ne sais quoi de

violent, de criard, de chargé, qui caractérise les nôtres. Leur splendeur est toujours empreinte de suavité.

Et les nuits, les nuits orientales, — qui ne les a pas goûtées n'en peut soupçonner le charme. Le crépuscule n'existe pas en orient. On passe subitement du jour à la nuit, ou plutôt d'un genre de clarté à un autre genre de clarté. Car les nuits orientales sont extrêmement lumineuses. Quand le soleil s'est abîmé dans des flots de pourpre et d'or, la lune immense trône déjà en souveraine. Et elle inonde les choses d'une blancheur telle qu'on croirait qu'il a neigé, si cette blancheur n'était plus chaude que celle de la neige, n'était faite de tons plutôt crême. Un azur foncé habite le firmament, où des myriades et des myriades d'étoiles sont, non pas piquées, mais suspendues à des hauteurs diverses. Il y en a qui paraissent tout près de nous, si près qu'on pourrait, semble-t-il, les décrocher avec la main. Ces milliards de luminaires qui descendent du vaste dôme mystérieux, — inutile de dire la poésie quasi surnaturelle qu'ils versent, avec leur rayonnement discret, sur la ville endormie. Tandis

que, dans nos climats, la voie lactée n'est qu'une traînée blanche, confuse, là-bas, l'on peut presque compter, tant ils sont distincts, les astres dont elle est formée.

J'en arrive aux monuments de Jérusalem. Ils sont très nombreux, trop pour que nous puissions vous les décrire tous. Et d'abord, j'excluerai tout à fait de mon étude les choses modernes. Il me plairait pourtant beaucoup de vous parler, par exemple, de l'œuvre accomplie dans la Cité Sainte par les communautés religieuses, surtout les communautés françaises. Ainsi, les Dames de Sion y ont un établissement superbe, auquel est attaché le sanctuaire de l' « Ecce Homo ». Ce sanctuaire est une restauration habile d'une chapelle bâtie dès les premiers siècles, sur le prétoire de Pilate pour commémorer l'une des scènes les plus suggestives de la Passion de Jésus et l'un des mots les plus profonds que jamais bouche humaine ait prononcés. *Ecce Homo* « Voilà l'Homme » avait dit Pilate en présentant le Christ, ligotté, couronné d'épines, un lambeau de pourpre sur les épaules, à la foule avide de son

sang. Sans le savoir, Pilate énonçait une vérité absolue, que l'Eglise revendique comme riche de principes éminemment féconds. Le lieu où cette parole retentit, et où la divine Victime fut l'objet d'une prophétie inconsciente, méritait, certes, d'être transformé en chapelle. Les Filles de Sion ont pieusement et artistement restauré le sanctuaire primitif.

Les Pères Blancs d'Afrique dirigent le séminaire des Grecs unis et desservent la magnifique église de Ste-Anne. Cette propriété, dans les limites de laquelle on a découvert la fameuse piscine de Béthesda, où fut guéri le paralytique malade depuis 38 ans, appartient à la France. C'est territoire français, le sultan de Constantinople en ayant fait cadeau à l'empereur Napoléon III, pour remercier ce dernier de la part qu'il avait prise à la guerre de Crimée. Ainsi, un criminel qui s'y réfugierait, échapperait, par conséquent, à la police turque, et relèverait des lois françaises. Les Pères Blancs ont un musée, remarquable surtout par des antiquités se rapportant à l'époque où a vécu Notre Seigneur.

Les Pères Assomptionnistes ont également un très grand couvent, hors des murs, chapelle et musée. Et nos Pères Dominicains ont bâti un grand monastère, une école pratique d'études bibliques, et une basilique merveilleuse, non loin de la porte de Damas, là où l'impératrice Eudocie, au VIe siècle, avait fait élever elle-même une basilique et un monastère, en l'honneur du diacre saint Etienne, sur le lieu de sa lapidation.

A mon regret, je ne puis que vous signaler ces très belles œuvres. Et combien d'autres dois-je laisser de côté! Parlons seulement des plus fameuses. Il y a d'abord ce que l'on appelle l'esplanade du Temple, c'est-à-dire l'endroit, très précis et très authentique, où s'élevaient toutes les constructions comprises, au temps de Salomon et d'Hérode-le-Grand, qui les érigèrent, sous le nom de Temple : j'ai nommé les divers parvis, les colonnades, et le Temple proprement dit, ou Saint des Saints.

Il n'est pas facile de pénétrer dans l'enceinte sacrée, qui fut le théâtre de théophanies sans nombre, et que Jéhovah avait choisie pour y être adoré offi-

ciellement. Il faut être muni d'une permission de son propre consul, accompagné d'un « cawas » ou garde du consulat, et d'un soldat de la garnison de Jérusalem. Les Turcs, généralement assez coulants ailleurs, se montrent ici intraitables. Et le chrétien qui s'aventurerait dans cet espace absolument réservé, sans avoir les autorisations ou avoir rempli les formalités voulues, risquerait même sa vie. Disons, en passant, que les musulmans professent un grand respect pour quelques-unes des traditions chrétiennes, et qu'ils estiment davantage encore les souvenirs de l'Ancien Testament. Pour eux, Jésus fut un prophète, inférieur sans doute à Mahomet, mais très grand encore. Ils révèrent les patriarches et les prophètes bibliques et veillent sur les tombeaux des plus célèbres d'entre eux. Les noms de Neby Mouça, ou prophète Moïse, Neby Samwyl, ou prophète Samuel, ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, reviennent souvent sur leurs lèvres. La religion musulmane est monothéiste, comme vous le savez. Avec quelle jalousie, par conséquent, les fils de Mahomet gardent-ils l'endroit du monde

qu'ils tiennent comme le plus sacré après la Mecque, cette colline du Temple, qui fut, pendant des milliers d'années, consacrée par la présence invisible d'Allah, et où se voit encore le rocher sur lequel les victimes étaient quotidiennement immolées en son honneur.

J'ai eu le privilège de visiter l'enceinte du Temple de Jérusalem en compagnie du consul général de Russie, Son Excellence M. Jacovlev, et de toute sa famille. Le consul était en grand uniforme, et précédé de sa garde, et d'un soldat, trop heureux de frayer la voie à un si haut personnage, qui le recompenserait évidemment d'un fort « bacchiche ». Le peuple musulman est un peuple hiérarchisé. Et je ne saurais vous peindre toutes les révérences et tous les salamalecs que les custodes de l'enceinte sacrée firent au consul, galonné d'or, et portant toutes ses décorations. Nous en eûmes bien notre part aussi. Cette coïncidence nous valut de pouvoir pénétrer dans des lieux qui ne s'ouvrent qu'aux visiteurs de marque. Ainsi, la Porte Dorée, close depuis des siècles, peu d'étrangers y sont

admis. Une tradition musulmane veut que, lorsque les Francs rentreront dans Jérusalem, ce soit par cette porte. Aussi, par crainte d'une invasion chimérique, les Turcs en ont-ils mûré toutes les issues extérieures. On n'y a accès que par une ouverture qui donne sur l'esplanade. Cette porte est belle à l'intérieur. Elle forme une grande salle carrée, divisée en deux par des colonnes monolithes de style différent. La voûte en est arrondie en coupole. L'on remarque surtout la frise corinthienne dont elle est décorée : travail d'art, d'une finesse peut-être excessive, et qui tranche avec le reste du monument. La Porte Dorée avait été convertie en chapelle, au temps des Croisés. Elle est dans un presque parfait état de conservation.

L'Esplanade du Temple occupe toujours la partie sud-est de la ville. Elle est presque unie, — sauf, ca et là, un ou deux degrés qui l'accidentent, — pavée de larges dalles blanches. C'est une splendide chose, éminemment favorable au rêve. Et comme les souvenirs divins s'évoquent d'eux-mêmes, dans cette enceinte qui semble destinée aux contemplations

augustes. Du coin sud-est, l'œil descend sur les pentes de l'Ophel, plonge dans la terrible vallée de Josaphat, suit les sinuosités du Cédron, embrasse le mont du Scandale, — ainsi appelé parce que Salomon y avait établi son harem, — s'épouvante de l'âpreté épandue sur Hakeldama, ou champ du sang, acheté avec les deniers que Judas avait reçus pour sa trahison, et va se reposer sur la somptueuse écharpe, saphirine et rose, soyeuse, tissée des plus fines couleurs de l'atmosphère orientale, harmonieusement tendue sur les hauteurs de Moab.

Il y a, sur l'Esplanade du Temple, deux mosquées: la mosquée d'Omar et la mosquée El-Aksa. Cette dernière est précédée d'une avenue de cyprès. C'est une ancienne église bâtie par Justinien, et qui a subi, sans doute, bien des transformations, mais dont les lignes primitives subsistent. Elle est ornée de très belles mosaïques. L'on y remarque surtout la richesse de ses tapis incomparables, qui proviennent tous des manufactures du Sultan. La mosquée d'Omar — ou mieux le dôme du rocher — construite à l'endroit même où s'élevait le Saint des Saints, est

une des merveilles du monde. Il faudrait tout un volume pour décrire par le menu son extraordinaire beauté. Elle est octogonale. Ses parois extérieures sont recouvertes de porcelaines aux nuances variées. Ce revêtement n'a pas de prix. A certaines heures du jour, quels féeriques châtoiements le soleil met dans ces faïences rares, qui représentent des sommes fabuleuses, un art poussé jusqu'à la dernière délicatesse. Ce sont des artistes d'Alexandrie qui ont créé ce bijou invraisemblable. Et toute la finesse de l'art grec se révèle dans chacune de ses parties. Quant à l'intérieur, cela dépasse tout ce qu'on peut voir ailleurs, c'est comme un rève des « mille et une nuits » qui aurait tout à coup pris corps. On est ébloui, stupéfait, non pas seulement de la qualité des matériaux, mais de la manière ingénieuse, savante, subtile, dont on les a travaillés. Le fer a été assoupli, merveilleusement ouvragé, ciselé comme une joaillerie. Le bronze a mille dessins capricieux. Les mosaïques suspendent à la voûte leurs guirlandes paradisiaques. Les cuirs précieux revêtent toutes les formes. Les bois recher-

chés sont fouillés d'arabesques d'une ténuité infinie. Et les verrières du dôme, les seules de ce genre qu'il y ait dans le monde entier, font rêver du ciel avec leurs magnifiques jeux de lumière...

Le Saint Sépulcre n'a pas du tout la même physionomie, la même allure, élégante et dégagée. C'est une construction massive. L'extérieur en est presque complètement masqué, sauf une partie de la façade. L'intérieur est une immense rotonde, précédée d'une croix grecque. On peut dire que chaque siècle a marqué cette église de son empreinte. Et l'on n'en finirait pas de signaler tous ses caractères originaux. La grandeur de ses lignes est imposante. Elle renferme aussi de très beaux morceaux de sculpture. Mais l'on vient ici, beaucoup moins par une curiosité d'esthète ou d'antiquaire, que par l'attraction du sentiment religieux. En entrant dans cette Basilique, on est saisi par une émotion si forte, si prenante, qu'elle absorbe toutes nos autres facultés. Le tombeau de Jésus, quelle chose ! Quelle fin de drame ! ou plutôt quelles conséquences infinies ont surgi de ce sépulcre ! Quelle influence vraiment divine en

émane, y attire, des quatre coins du monde, les âmes travaillées par le tourment de l'au-delà. Ah ! pour bien juger de la force et de la valeur du sentiment religieux, c'est au Saint Sépulcre qu'il faut venir. Là, mieux que partout ailleurs, semble-t-il, l'on saisit l'action divine dans les âmes, l'on constate l'emprise de l'idée surnaturelle sur les foules. Là, le cœur le plus rebelle est dompté, il se fend, il fond en larmes et en adoration, l'esprit est illuminé de clartés insoupçonnées. C'est au Saint Sépulcre qu'il faut aller, quand on veut retremper sa foi et comprendre vraiment l'essence du christianisme.

La colline où fut le Cénacle est située un peu en retrait de la ville, au sud-ouest des murs. Et son isolement était beaucoup plus sensible autrefois, avant que Jérusalem eut englobé dans son enceinte tout le haut plateau qui la dominait. Cette colline s'appelle mont Sion. La tradition y place le tombeau du roi David .Au temps de Jésus, il y avait là quelques maisons bourgeoises. Et c'est dans l'une d'entre elles que fut institué le sacrement auguste qui est la consommation et le couronnement de tous les

autres, sacrement qui fait la vie de l'âme et qui nous assure la présence réelle du Christ dans nos tabernacles. La salle haute, témoin de ce mystère, n'existe plus. Au moyen-âge, les croisés avaient élevé sur son emplacement une église gothique, qui est maintenant mosquée. Les Musulmans qui la gardent sont presque aussi fanatiques que ceux de l'Esplanade du Temple. Et ce ne fut qu'après de longs pourparlers et promesse d'un assez fort bacchiche que mon « guide » obtint enfin de m'introduire. Les lignes de ce temple sont sobres. Malheureusements les Turcs ont construit un plancher juste à la hauteur des chapiteaux. On n'est admis à visiter que la partie supérieure de cette ancienne église, défigurée par cette malencontreuse division. Et il est malheureux que les pélerins n'y puissent faire leurs dévotions, ni les prêtres y célébrer la messe. S'il y a un endroit sacré au monde, n'est-ce pas le Cénacle ? De quelles paroles mystérieuses la colline a vibré autrefois. C'est ici que le Divin Maître a opéré son miracle suprême, par lequel il a perpétué au milieu de nous le bienfait infini de sa présence.

Ici que son âme a exhalé sa merveilleuse prière sacerdotale, et qu'elle a chanté un hymne d'actions de grâces, tel que jamais la terre n'en avait entendu ; ici qu'il nous a donné la preuve par excellence de son amour; c'est d'ici enfin qu'il est parti pour aller agoniser au jardin de Gethsémani et souffrir le mystère de sa Passion. Il y a quelques années, l'empereur d'Allemagne, qui est, dit-on, très ami du sultan Abdul Hamid, a acheté le terrain avoisinant le Cénacle et en a fait cadeau aux bénédictins allemands. Ces derniers y ont fait construire, en belle pierre de Bethléem, rouge et blanche, une abbaye d'un caractère un peu lourd, mais belle et spacieuse. Cette abbaye a été inaugurée tout récemment. De sorte que, si les catholiques n'ont pas le bonheur d'avoir une église sur le lieu même où fut instituée l'Eucharistie, et où se passèrent des scènes de touchante tendresse entre Jésus et ses disciples qu'il aimait tant, ils en possèdent une du moins dans son voisinage immédiat : faveur très appréciable, et d'autant plus appréciée qu'ils la doivent à un souverain non catholique.

L'un des endroits les plus curieux à voir de toute la Ville Sainte, c'est le mur qu'on appelle le mur des pleurs. Il est situé dans la partie sud de l'enceinte. Figurez-vous un appareil fait d'énormes assises dont la surface est rongée, réduite en poussière. Ces blocs gigantesques remontent sûrement à Hérode-le-Grand, et peut-être datent-ils de plus loin. Ils furent donc témoins de scènes de l'ancienne alliance; ils ont entendu la voix de Jésus, ils ont assisté à la destruction du Temple, dont il ne reste plus pierre sur pierre, et vu la ruine de Jérusalem. Or, là, tous les jours, mais surtout le vendredi, veille de leur Sabbat, les Juifs se rendent en grand nombre et debout contre ces blocs millénaires, ils lisent les prophètes antiques, et ils pleurent, ils pleurent de vraies larmes, en se frappant le front contre le rocher ; ils se lamentent, ils poussent des cris plaintifs. Ils n'ont plus de patrie, ils n'ont plus de temple, ils n'ont plus de foyers. Toute la gloire de leur nation s'est évanouie. Et ils n'ont pas assez de larmes ni assez de soupirs pour déplorer leur condition, à nulle autre pareille dans le monde.

Ah.! certes, l'on n'assiste pas à ce spectacle sans se sentir profondément ému soi-même. Je le sais bien, ils ont mérité tous ces châtiments. Le sang du Christ est retombé sur la postérité de ses déicides en pluie de malédiction. Mais n'est-il pas permis de regretter pour eux le crime de leurs pères, et de pleurer, non plus, comme ces pauvres juifs, sur la ruine du Temple, mais sur l'aveuglement qui les empêche de reconnaître en Jésus de Nazareth le vrai Messie ? Pourquoi, pourquoi, ô Juifs misérables, rejettez-vous donc, après tant de siècles, l'Evangile et le Christ ? Mystère ! aveuglement providentiel, qui aura pourtant sa fin, à une époque indéterminée, quand les Israélites, peuple toujours choisi rentreront dans le bercail de l'Eglise, et qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur.

MESDAMES ET MESSIEURS

Je borne là cette conférence. J'avais annoncé d'autres points. Et j'aurais, en effet, aimé à vous parler encore des types qui habitent la Cité Sainte, -- Juifs, Turcs, Arabes, Coptes, Arméniens, — de ces lépreux qui quittent, chaque matin, le village de Siloé, pour venir demander l'aumône aux portes de Jérusalem ; aimé à vous décrire leurs costumes, leurs usages divers ; aimé à vous entretenir enfin de la condition présente de cette ville, soumise au Sultan de Constantinople, qui y règne par un gouverneur ou « Mutesarrif » de première classe, mais où toutes les grandes nations européennes ont leur Consulat, leur Hôtel des Postes, et comme une administration indépendante, chacune leur petite ville dans la grande. Cela nous entraînerait

trop loin. Je n'aurais pas cru que la matière fût si abondante, ni qu'il fût si facile vraiment de se laisser aller à de longs développements, lorsqu'on traite de choses que l'on a vues, que l'on a savourées, et que l'on aime de tout son cœur. Pardon d'avoir peut-être abusé de votre attention si indulgente. Je ne la retiendrai un instant de plus, que pour vous dire que Jérusalem, — et c'est le dernier trait de son extraordinaire vocation — Jérusalem est la seule ville de la terre dont les destinées les plus lointaines soient fixées par une prophétie. Notre Seigneur a prédit que la Cité Sainte aura un rôle à part dans les événements qui annonceront la fin du monde. D'ici là, elle sera soumise à toutes les contingences de l'ordinaire évolution. Mais elle peut compter sur une existence aussi longue que les siècles qu'il reste encore à l'histoire. Son cycle s'achèvera avec celui même de notre univers. A l'heure marquée par Dieu de toute éternité, et que même les esprits célestes ignorent, elle frémira la première au bruit des trompettes du jugement. Comme elle a vu le premier avènement du Christ, il lui est

réservé de contempler aussi, tout d'abord, le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel, inaugurer son second et dernier avènement dans la justice et dans la gloire. — O ville fameuse entre toutes, je vous vénère malgré vos crimes, et j'apprécierai toujours, comme le fait capital de ma vie, de vous avoir visitée !

Il a été tiré de cette plaquette 6 exemplaires sur papier de Chine numérotés à la presse et parafés par l'Éditeur.

N°

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort 07-3.

DU MÊME AUTEUR :

Propos d'Art, 1 vol. in-8° de 122 pages, sur Japon impérial, orné de deux héliogravures, précédé d'une Lettre-Préface du Comte de Montesquiou. (New-York, Daniel V. Wien, 1903). *Épuisé.*

La deuxième édition, format in-16, paraitra sous peu.

Pastels, 1 vol. in-8° de 197 pages. (*Ibid.*, *id.*, 1905).

Tête d'étude, plaquette in-12, 32 pages. (Paris, 1906).

EN PRÉPARATION :

L'âme antique. (F. R. de Rudeval, Éditeur).

---

sur
res,
de
IEN,

itra

o5).

ris,

).